

LE PERROQUET

Assis à la terrasse d'un café du port, l'homme savourait sa bière fraîche à petites lampées. Soudain, sorti d'on ne sait où, un chat noir fit tomber le couvercle d'une poubelle. Alerté par le bruit métallique, le vieux marin tourna la tête ; son regard fut amarré par quelque chose d'insolite ...

- Tiens, Pen du fait encore des siennes, il a faim ce chat ; dis-moi, Yvon, c'est quoi cette espèce de pieuvre là, à côté de la poubelle ?

- C'est le perroquet d' Titine qu'a cassé.

- Le Perroquet ?

- Ben oui, là où qu'elle pendait son châte.

- Ah ! Oui, le perroquet ...

Machinalement, il dessinait des vagues avec le verre sur le guéridon tandis que son esprit vagabondait sur le Poul Briel où la maison de ses grands-parents semblait s'arc-bouter face à la mer.

C'est là, dans cette vaste pièce toute à la fois musée, bureau, atelier, carré des anciens, où, comme posé sur la mer, trônait devant « l'aquarium » ; large vitre fixe, un superbe trois mâts,

qu'il avait découvert, en autres, les « perroquets » quand son grand-père lui enseignait le nom des voiles.

- Artimon ? demandait grand-père
- Perroquet de fougue, Perruche, Cacatois de perruche...
- Grand-mât ?
- Grand voile, Grand hunier, Grand perroquet, Grand cacatois.
- Misaine ?
- Misaine, Petit hunier, Petit perroquet, Petit cacatois.

Sans oublier les voiles d'étai et les voiles d'avant.

Toutes, avaient leur boîte étiquetée dans « l'atelier » où grand-père lui apprenait à faire de minuscules répliques du trois-mâts ; magie de bois, de fils, de papier, articulées afin que les mâts se couchent, puis se redressent une fois le goulot passé.

Et le superbe bateau voguait sur sa mer de mastic, coloré à la gouache, dans la bouteille.

L'apprentissage ne fut pas sans avatars, découragement, envie d'abandon ; mais toujours avec humour, grand-père lui expliquait la raison de l'échec. Grâce à cette ténacité attentive, il était parvenu à comprendre, sentir, adapter enfin chaque geste à ce travail d'orfèvre réalisé chirurgicalement avec pinces, scalpel, fils, aiguilles médicales dont le biseau donne la finesse des trous, propres à l'articulation.

Ces vacances à Saint-Guérolé étaient toujours riches d'enseignements ; car outre « les temps de chiens réservés au bricolage » - comme disait grand-père - il y avait les jours navigables...

« Foin des perroquets, des perruches et autres volatiles, mon gars » riait grand-père en embarquant sur « Babar » solide langoustier de 10 m, gréement aurique, lourdes voiles de coton bleu, beige, rouge, poulies, cordages et tout le nouveau vocabulaire adapté à chaque bout, manœuvre, allure, dont le fameux BATteRIe : gauche BAbord, droite TRlbord , « en regardant l'avant, petit, en regardant la proue ».

Il y eu d'abord la pêche, prétexte durant laquelle grand-père lui décodait le friselis du vent sur l'eau, la musique de l'étrave jouant dans la vague ; l'engageant, petit à petit à lire le vent sur les voiles et en affiner ainsi le réglage. Fort de ces minutieuses observations, il devint un barreur attentif que grand-père expédia aux Glénan, « pour parfaire ».

L'été de ses quinze ans fut décisif quand grand-père lui annonça « un saut en Irlande ».

Certes, il y avait eu des navigations côtières, des « sauts de puce » jusqu'aux îles avoisinantes

d'où la découverte du langage des balises, des feux, des cartes marines, de la route à tracer avec règle et compas ; mais l'Irlande, c'était l'Amérique !!!

Y aurait-il assez d'eau à courir pour utiliser le sextant, faire une droite de hauteur ? Prendre le soleil dans les miroirs, jouer sur la mise au point et donner le top horaire quand ce gros jaune d'œuf touche l'horizon. Sacrée gymnastique où concentration, précision, stabilité sont de mise !

Il avait bu sa première Guinness « une toute petite » avec le trèfle sculpté dans la mousse aussi compacte que les blancs d'œufs qu'il fouettait en neige pour sa grand-mère ; et dans l'inimitable convivialité de ce pub de Kinsale, où les rires et les conversations s'apaisaient quand la musique se faisait entendre, que l'un ou l'une chantait avec foi, soutenu par l'ensemble durant le refrain ; porté par tant d'harmonie il avait senti naître en lui une émotion étrange, toute à la fois énergie, sérénité, force.

Grandi, il avait vécu ce voyage le long de la côte ouest comme une éponge, s'imprégnant des paysages insensés offerts par cette navigation : les moutons en pâture, perchés en haut des falaises, les habitations au milieu de nulle part, la côte déchiquetée où les feux, quand il y en avait, semblaient une bougie posée sur un rocher ; et les couleurs, les couleurs de la terre, de la nature, de l'eau, que l'on retrouvait sur les maisons, illuminant le paysage comme un sourire sur les gris colorés du ciel, quelle palette ! Crookhaven, Bantry Bay, Castletownbere, Caherdaniel, Valentia Island la douce, comme une exception chaude et fleurie dans ce monde abrupte.

A chaque escale, son pub.

Dans l'un d'entre eux, il avait repéré, sur le rebord d'une fenêtre, un accordéon. Il avait demandé au patron si c'était lui qui en jouait. Celui-ci lui avait indiqué d'un geste du menton, un ancien assis près de la cheminée. L'homme avait pris l'instrument, s'était essayé à quelques airs et sans rien dire était sorti pour revenir avec deux comparses, l'un portant une sorte de grand tambourin, « le bodrum », l'autre une petite flûte métallique appelée « whistle ». Ils s'étaient mis à jouer tandis que l'heure avançant le pub s'était rempli. La fille du patron l'avait même entraîné à quelques pas de gigue. Fichtre, il fallait sacrément tricoter des gambettes. Quelle soirée !

Il fallut pourtant rentrer.

Tandis qu'il barrait ou manœuvrait, il revivait tous ces moments privilégiés, certain qu'il

vivrait par et pour le bateau, le voyage, la rencontre des autres.

Il en parla à son grand-père, lors du retour, par une nuit de pleine lune, où, à force de lumières, la mer semble métallique, l'horizon déploie un entonnoir doré devant l'étrave, toute chose prend un nouveau visage et l'homme sent, ressent à la fois son « infinitésimalité » et son appartenance au grand tout.

Depuis cette nuit, les concours de circonstances semblèrent porteur de ses ambitions.

Il travaillait l'anglais, l'espagnol, la guitare, l'aquarelle, décrochait son CAP de photographe, - « il faut avoir beaucoup de cordes à ton arc, petit, pour vivre comme tu l'entends » lui avait juste dit grand-père – initiait à la voile l'été, régatait l'hiver de Pornic à La Rochelle, se faisait des connaissances dans le milieu « voileux ».

Ce fut à Pornic, alors qu'il béait devant un SWANN 55, qu'il entendit : « Tu veux en être ? Nous partons demain pour Portsmouth, il manque un équipier pour la Withbread, le meilleur aura la place ».

Sans plus réfléchir, il remonta à Nantes où il laissa pour sa mère, sur la table de la cuisine, un petit mot sibyllin : « Pars pour l'Angleterre, peut-être la course autour du monde, te tiens au courant. Bises »

Après la Withbread, il ramena à Naples, « TAURANGA » classé dixième.

Plus de course pour lui, la perte d'un équipier dans l'Indien l'avait profondément marqué. Non plus l'entretien et le skippage pour de riches propriétaires utilisant leur superbe bateau comme boîte de nuit.

Trop loin de sa conception de la mer...

Alors parallèlement à son activité de location de voiliers sur le tout nouveau port du Crouesty dans le Morbihan, il décida la construction de Son bateau : Acier à bouchains vifs, 11 m hors tout avec le bout dehors, grée en cotre pour la division de voile, dog-house avec bulle pour le mauvais temps.

La belle époque des constructeurs amateurs où s'échangeaient les bons trucs, les bons plans, les coups de main, les lectures – son navigateur préféré était Vitos Dumas, le seul qui parlât de la mer -, la tête dans Loisirs Nautiques, la tronche d'un métallurgiste donnant de la tronçonneuse, du poste à souder mais qui voyait grandir son rêve.

Celui-ci ne serait pas en bouteille !

Il fallait du temps mais aussi de l'argent. Il multipliait les convoyages l'hiver. Ces skippages

portaient bien leur nom ! : mener un bateau d'un port A à un port B dans un minimum de temps avec escales comptées, alors qu'à portée d'étrave des îles inconnues envoyaient leurs parfums !

Septembre 78, « Saravah » est suspendu à la grue, les flancs juste soutenus par de larges sangles. Il croise les doigts, bloque sa respiration ; le bateau descend, descend, là, encore un peu, doucement, il touche l'eau, il pose, il flotte !

« Saravah » en brésilien, c'est une bénédiction, un remerciement à tous ceux qui nous ont permis d'être ce que nous sommes.

L'œil espiègle de son grand-père lui souriait, il faisait de même à travers ses larmes de joie. Afin de peaufiner le réglage du gréement, il fit des ronds dans l'eau du côté de Houat, Hoedic, Belle-île, sous toutes les allures et sentir comment « elle » se comportait sur l'eau. Pour lui, comme pour les anglais, le bateau était d'essence féminine...

Puis il s'occupa de l'avitaillement. Dans huit jours au plus tard, départ pour les Antilles avec son grand-père et deux amis, sacrés bosseurs sans qui la mise à l'eau n'eut été possible si rapidement. La navigation, comme souvent, à cette époque de l'année dans le Golfe de Gascogne, fut musclée ; mais « Saravah » étalait à merveille. La Corogne, escale toujours méritée, leur offrit le dédale de ses rues fleurant l'ail et la friture. Ah ! les tapas !

Quand « Papa », le patron des « Trois oranges » le vit entrer, il aligna sur le comptoir les petits bols blancs dans lesquels se boit le vin blanc nouveau, gris plutôt que jaune, trouble à souhait, fruité, idéal avec les tapas. Le temps n'avait pas d'emprise ici, et même s'il ne passait qu'une ou deux fois par an, « Papa » le reconnaissait toujours.

Ah ! Tiens, le nouveau pape ne s'appelait pas « araignée », mais Jean-Paul II lui apprit la télévision.

La descente de la côte portugaise se fit par un bon 7 Beaufort, pointe à 8, vent arrière, voiles en ciseaux. Ca filait, mais le barreur devait être particulièrement vigilant, savoir faire lever légèrement le cul du bateau, comme pour un pet, afin que la vague s'engouffre dessous, laisser le bateau surfer sur celle-ci, et gare à la saucée si elle casse sur la poupe.

Plus que jamais à l'écoute, il jubilait d'entendre « Saravah » tailler sa route dans la mer formée.

Le vent et la mer se calmèrent avant Madère. La nuit tombait. L'arrivée sur les Desertas le projeta dans un décor à la Walt Disney : ciel bleu-noir, mer bleu-gris, de chaque côté de l'étrave, comme un portail, se dressaient, noirs, les fameuses îles volcaniques déchiquetées,

hautes, effilées, d'où, soudain, comme une ombre chinoise, un vol massif de chauves-souris décolla en couinant. Fantasmagorique !

Madère s'annonça après ce spectacle époustouflant par une longue barre de milliers de petites lumières. Il aimait longer cette côte : devant, au fond, à tribord : Funchal.

C'est en buvant son premier jus de maracudjas qu'il apprit la mort de Jacques Brel...

Depuis un moment, le chat jouait entre ses jambes. Il le flatta d'une main distraite et sourit à l'évocation de ces souvenirs. C'est fou ce qu'un mot...

Il se tourna vers l'ancre noir du bar et appela.

– Yvon, fait soif, apporte-moi donc un perroquet.